

# Café de la paix 48 : la jeune fille et ses modèles

Mercredi 19 novembre 18h, café des arts 36 rue Saint Laurent

Analyse , à partir du film de Cécile Denjean « Princesses, pop stars, girl power », de la *girl culture* : quel rôle joue le marché dans la recherche de l'identité sexuelle ? Quelle est l'emprise de l'apparence pour affirmer un pouvoir de séduction ?

Afin de comprendre que « grandir » pour une fille, avant d'être une performance, s'inscrit dans des contraintes qui peuvent faire destin, ne faut-il pas évoquer les études sur le genre de Judith Butler ?

## I la girl culture

a) **Cet impact de la commercialisation** sur la créativité ludique affecte particulièrement les jeunes filles. En effet, les enfants tendent à recréer dans leurs jeux ce qu'ils voient dans les médias. L'augmentation de la présence de ceux-ci dans leur vie tend donc à transformer l'exploration de différents rôles par le jeu en un apprentissage et une reproduction des rôles médiatisés qui, dans le cas des femmes, sont particulièrement restreints.

Il ne s'agit pas d'affirmer que les médias sont essentiellement nuisibles aux enfants. Il faut cependant s'apercevoir que les médias audio-visuels sont très puissants sur le plan de la mémoire, ce qui les rend particulièrement propres à s'insérer dans l'univers créatif de l'enfance. La situation actuelle a également ceci de nouveau que les enfants ont un accès sans précédent aux univers qui leur sont proposés par l'industrie culturelle. Le jeu et l'imagination ne sont plus nécessaires pour faire vivre Peter Pan ou Cendrillon : il est désormais possible de voir et revoir à volonté les films et les émissions, en tout temps et en tout lieu, ou presque. Les suites n'ont également plus besoin d'être rêvées puisque les studios produisent suites et séries à satiété. L'univers commercial est d'autant plus invasif que la plupart des jouets proviennent désormais de ces mêmes séries et films. À titre d'exemple, il y aurait sur le marché près de 40 000 produits différents appartenant à la marque des Princesses de Disney.

Les histoires que l'on raconte aux enfants et les jouets qu'on leur propose participent à la transmission des valeurs. Dans la mesure où ces histoires ne sont racontées que par quelques-uns et que les jouets sont pour la plupart liés à ces mêmes récits, la vie et l'imagination des enfants s'en trouve comprimées. De la même manière, les jeunes filles reçoivent une vision réduite de ce que peut vouloir dire d'appartenir au sexe féminin. Ce, d'autant plus qu'elles sont exposées à des films et à des jouets qui compriment leur imagination dès le plus jeune âge et que les mêmes images leur sont sans cesse proposées, à travers toutes les sphères de la vie. Il est en effet aujourd'hui possible pour une jeune fille non seulement de voir les princesses à l'écran et de s'amuser avec elles sous forme de figurines, par exemple, mais aussi de se vêtir de leur univers, d'y dormir et, même, une fois plus âgée, de se marier dans une robe inspirée de sa princesse préférée.

Susan LINN....Actes de conférence *Jeunes, Médias & Sexualisation* – Mai 2009

### b) **Le paradoxe du modèle du girl power**

D'un côté, le modèle du *girl power* présenté dans les revues promeut l'idée d'une féminité de séduction toute puissante. On y constate pourtant l'effacement du désir et des besoins sexuels des filles, ce qui s'oppose paradoxalement à la construction d'une féminité axée sur le pouvoir de séduction sexualisée. Les représentations de la masculinité sont aussi en contradiction avec l'idée de pouvoir de séduction associé au *girl power* : dans ces revues, les garçons sont essentiellement présentés comme cherchant à utiliser sexuellement les filles. Ils apparaissent

donc comme les véritables détenteurs du pouvoir, tandis que les filles sont surtout présentées comme des proies potentielles. Le double standard qui veut que, tandis que les filles cherchent l'amour, les garçons veulent du sexe, non seulement n'est pas remis en question, mais paraît même renforcé par le discours des revues pour adolescentes. Leurs contenus révèlent également que les filles se trouvent encore dans la nécessité de préserver leur réputation sexuelle, ce qui est rendu d'autant plus complexe qu'il leur faut désormais conjuguer cette nécessité avec de nouvelles normes de séduction sexualisées, comme la *danse sandwich*, par exemple. L'idéologie qui sous-tend le modèle du *girl power* opère finalement un détournement du concept d'*empowerment*, qui consiste en une stratégie permettant à une personne d'accroître ses habiletés afin de développer son estime d'elle-même et sa confiance personnelle, de même que son sens de l'initiative et, ainsi, son propre pouvoir (Eisen, 1994). Il semble donc que, loin d'être un modèle d'*empowerment*<sup>1</sup>, le *girl power* présente au contraire un risque de *disempowerment* des adolescentes. En effet, l'hypersexualisation des filles et des femmes, qui trouve un support idéologique dans ce modèle du *girl power*, vulnérabilise celles-ci au regard de l'exploitation sexuelle généralisée.

Christelle le Breton Actes de conférence *Jeunes, Médias & Sexualisation* – Mai 2009

## II la perspective ouverte par les études du genre

### a) un arrière plan obscur au fond de la pensée de la nature féminine

On me demande souvent si j'admets l'existence du sexe biologique. Implicitement, on me dit: «Vraiment, il faudrait être fou pour dire que cela n'existe pas.» Et, c'est vrai, le sexe biologique existe. Il n'est ni une fiction, ni un mensonge, ni une illusion. Simplement, sa définition nécessite un langage et un cadre de pensée - autant de choses qui par principe peuvent être contestées et qui le sont. Nous n'avons jamais une relation simple, transparente, indéniable au sexe biologique. Nous devons passer par un cadre discursif, et c'est ce processus qui intéresse la théorie du genre.

***Les genres, ce sont aussi des normes, que vous critiquez.***

Les études de genre ne décrivent pas la réalité de ce que nous vivons, mais les normes hétérosexuelles qui pèsent sur nous. Nous les avons reçues par les médias, par les films ou par nos parents, nous les perpétons à travers nos fantasmes et nos choix de vie. Elles nous disent ce qu'il faut faire pour être un homme ou une femme. Nous devons sans cesse négocier avec elles. Certains d'entre nous les adorent et les incarnent avec passion. D'autres les rejettent. Certains les détestent mais s'y conforment. D'autres jouent de l'ambivalence. Je m'intéresse à l'écart entre ces normes et les différentes façons d'y répondre.

***Il n'y a donc pas de «nature masculine» ou de «nature féminine»? Jamais on ne peut dire «moi, en tant qu'homme» ou «moi, en tant que femme»?***

Il se peut qu'existe une nature féminine, mais comment le savoir ? Et comment la définir? A l'instant même où nous commençons à en parler, nous nous devons d'argumenter, de défendre notre point de vue: le genre est toujours l'objet d'une discussion publique, ce n'est jamais une évidence donnée par la nature. Certes, je peux parler en tant que femme. Par exemple, je peux

---

<sup>1</sup>. Le concept d'*empowerment* désigne une stratégie permettant à une personne d'accroître ses habiletés afin de lui permettre de développer son estime d'elle-même et sa confiance personnelle, son sens de l'initiative et son propre pouvoir (Eisen 1994). Ce concept implique donc un processus social de reconnaissance, de promotion et d'autonomisation des personnes dans leur capacité à satisfaire leurs besoins, à régler leurs problèmes et à mobiliser les ressources nécessaires de façon à se sentir en contrôle de leur propre vie (Gibson 1991) Christelle Lebreton, Recherches féministes, vol. 22, n° 1, 2009, p. 85-103.

dire qu'en tant que femme je combats les discriminations qui pèsent sur les femmes. Une telle formulation a un effet politique incontestable. Mais décrit-elle ce que je suis? Suis-je tout entière contenue dans ce mot «femme»? Et est-ce que toutes les femmes sont représentées par ce terme lorsque je l'utilise pour moi?

Théorie du genre: Judith Butler répond à ses détracteurs - 15 janvier 20...  
<http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20131213.OBS9493>.

## b) définitions

**1) Sylviane Agacinski** Je crois que la notion de genre est difficile à saisir parce que le sens du mot n'est pas le même selon l'usage qu'en font les différents auteurs. La notion de *gender* est apparue dans le cadre de recherches médicales sur les individus nés intersexués (ou hermaphrodites) et sur le transsexualisme. Le psychiatre Robert Stoller (1924-1991) a appelé « identité de genre » (*gender identity*) la représentation subjective qu'une personne se fait de son identité sexuelle, masculine ou féminine, et qui peut, comme chez une personne transsexuelle, s'opposer à son sexe. C'est le cas lorsqu'un homme se sent absolument femme, ou inversement. De tels cas signifient que le corps ne suffit pas à forger l'identité sexuelle de chacun et que des processus d'identification, notamment au père ou à la mère, entrent en jeu. Mais on ne peut, à partir de là, déconnecter la distinction masculin/féminin de la distinction de sexe. L'usage de cette notion a ensuite évolué. Les études féministes ont adopté le terme *gender*, dans les années 1970, pour désigner les attributs sociaux culturels de la virilité ou de la féminité et pour montrer comment ils sont élaborés. En effet, les hommes et les femmes, toujours enrôlés dans des rapports sociaux, se voient attribuer certains rôles et statuts, certains traits intellectuels et moraux, et ils se plient, plus ou moins consciemment, à des modèles masculins ou féminins. Tout cela est variable selon les sociétés et les époques, mais l'anthropologie et l'histoire révèlent une constante : la subordination des femmes et la hiérarchisation du masculin et du féminin(...)

Mais, aussi séduisante soit-elle, cette approche ne permet absolument pas de résorber la différence sexuelle dans la diversité des genres. Le seul fait de parler de culture lesbienne, gay ou hétérosexuelle suppose une prise en compte a priori de l'altérité sexuelle.

De plus, face à la procréation, hommes et femmes ne sont pas interchangeables, chacun reste confronté à son sexe. La diversité des sexualités est évidente, légitime, et doit être banalisée, mais elle n'abolit pas la dualité des sexes. J'ai envie de dire qu'il y a une infinité de genres de femmes et de genres d'hommes – quelle que soit leur orientation sexuelle.

Quel avenir pour le féminisme, à l'heure des débats sur le genre ?  
<http://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2014/03/07/>

**2) Elsa Dorlin** Judith Butler reprend le concept « *d'actes performatifs* » du linguiste John Austin, pour définir le genre comme un rapport de pouvoir qui fonctionne de façon performative. Elle considère donc que les identités sexuelles sont assignées sur le modèle d'énoncés qui « font ce qu'ils disent » : par exemple, être dénommée « mademoiselle » (en cochant une case sur un questionnaire administratif, en étant accostée dans la rue par un inconnu, en étant saluée par le garçon de café, en se présentant soi-même à un prétendant...) est une forme d'interpellation qui ne décrit pas une personne mais qui fabrique, ou plutôt qui fait à proprement parlé de cette personne une femme. Cela concerne aussi toutes les interpellations quotidiennes, répétées à l'infini, qui nous qualifient – celles qui parlent du petit costaud ou de la princesse pour désigner un nourrisson jusqu'à celles qui nous enterreront, en passant par celles avec lesquelles on finit par se penser nous-mêmes. Sur le modèle d'énoncés

performatifs classiques (comme ceux du juge qui condamne, du maire qui déclare un mariage...), le genre fait des individus « genrés ».; Propos de philosophes Sylviane Agacinski et Elsa Dorlin recueillis par **Nicolas Truong** /LE MONDE | 07.03.2014 )

### **c) La mise au jour de ce qui détermine notre représentation**

#### **1) ontologie sociale du corps**

De son premier livre, *Trouble dans le genre*, au dernier publié et traduit en français, (hors la reprise de sa thèse) *Ce qui fait une vie*, Butler s'échine à mettre en évidence ce qui normalement ne se voit pas et ne doit pas se voir : les cadres mêmes de notre perception du réel, les conditions de notre représentation de l'humain, les frontières idéologiques à l'intérieur desquelles la télévision de l'existence se diffuse. C'est dans ce travail de mise à jour de ce qui détermine nos représentations de l'humain, qu'elle parvient à questionner une soi-disant vérité du genre : il y a une différence des sexes fondée sur la nature biologique qui prédéfinit ce que l'homme et la femme seront l'un avec et pour l'autre. Certes, avant elle, des féministes avaient déjà œuvré dans le sens d'une mise en question profonde de la loi du genre, mais jamais personne n'avait secoué à ce point le soubassement ontologique de l'existence humaine que l'ontologie elle-même en vacillerait pour ne pouvoir tendre désormais que vers une ontologie sociale du corps. S. de Beauvoir avait très bien saisi par exemple que le corps est une construction, et qu'on ne peut que devenir femme. Cependant, il y a dans sa pensée inspirée de l'existentialisme, un cogito, un sujet autonome<sup>2</sup> qui est en mesure de s'approprier ce genre ou d'en choisir un autre. Ce ne sera pas le cas chez Butler, qui d'ailleurs interroge ce sujet soi-disant libre de choisir son genre à partir de l'assimilation des analyses de Foucault sur le pouvoir et l'assujettissement. Si le genre est construit, pense-t-elle, cela implique-t-il une forme de déterminisme social qui exclut la possibilité de toute transformation ? Autrement dit, la culture peut-elle devenir un destin qui verrouille le genre mieux que la biologie n'a su le faire ?

#### **2) l'aporie**

(...) Nous sommes là aux limites d'une nouvelle aporie puisque soit le genre peut s'inventer et faire acte de liberté dans son autocréation, soit on retombe sur une position essentialiste et nous ne faisons que développer ce qui est toujours déjà là ! Encore une fois, J. Butler va essayer de trouver une voie entre ces deux balises déterminées de la vie possible – liberté ou déterminisme naturel. Elle va recourir au concept de *performativité*, c'est-à-dire la production d'un genre, pour critiquer l'illusion d'une psyché intérieure préexistante. Mais rappelons ici que le genre ne se fait pas tout seul, et qu'il est toujours « une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contraintes (...) »

#### **3) la critique**

---

<sup>2</sup> « Dans la tradition philosophique elle-même, la notion de "personne" a été élaborée en travaillant analytiquement avec le présupposé que la personne restait, quel que soit le contexte social dans lequel elle se trouvait, dans un rapport en quelque sorte d'extériorité vis-à-vis des structures qui définissent la personne, qu'il s'agisse de la conscience, de l'aptitude au langage ou de la libération morale. [...] À l'inverse, on se posera ici le genre de questions suivantes : dans quelle mesure les pratiques régulatrices de formation et de division du genre constituent-elles l'identité, la cohérence interne du sujet et, même, l'identité de la personne ? »

J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, 2006, p. 83-84.

« Si mon faire dépend de ce que l'on me fait, ou plutôt des manières dont je suis faite par les normes, alors la possibilité de ma persistance en tant que "je" dépend de ma capacité à faire quelque chose avec ce que l'on fait de moi. [...] En conséquence, le "je" que je suis se trouve à la fois constitué par des normes et dépendant d'elles, et doit de plus s'efforcer de vivre de façon à maintenir une relation critique et transformatrice avec celles-ci. »<sup>3</sup>Le geste théorique de Butler est un geste critique au sens où Foucault revendique la critique comme travail philosophique : il s'agit de mettre à jour le caractère contingent des normes et en particulier des normes de genre.

**4) la reconnaissance** « Une rencontre avec Autrui entraîne une modification du soi qui ne peut connaître de retour en arrière. Ce que l'on reconnaît d'un soi au cours de cet échange, c'est que le soi est le type d'être qui ne peut rester en lui-même. On se trouve exhorté et conduit hors de soi ; je découvre que la seule façon de me connaître passe par une médiation qui a lieu en dehors de moi, qui m'est extérieure en vertu d'une convention ou d'une norme dont je ne suis pas l'auteur, dans laquelle je ne peux me découvrir comme l'auteur ou l'agent de ma propre institution. »<sup>4</sup>

En élargissant un peu la focale, il est assez aisé d'affirmer que le désir de reconnaissance ne peut qu'être ambivalent pour l'humain, mais impossible à contourner : il oscille entre vulnérabilité (fragilité aux normes, précarité politiquement induite et blessabilité d'un sujet en attente d'une vie vivable) et performativité, émergence d'une capacité d'agir pour les sujets du genre humain, laquelle découle le plus souvent des groupes humains eux-mêmes tels qu'ils se structurent pour ex-sister aux frontières des normes mais pas nécessairement hors d'elles.

Brigitte Estève-Bellebeau, Judith Butler ou la question du genre en philosophie, CNDP février 2012

---

<sup>3</sup> 10 J. Butler, *Défaire le genre*, Amsterdam, 2006.p15

<sup>4</sup> J. Butler, *Le Récit de soi*, PUF, 2007, p. 28.